

*Espace analytique*  
*Séminaire du 28 Janvier 2014*

Jacques Sédat

Traiter la question de l'argent dans la cure n'a aucune visée interprétative sur ce que pourrait être le rapport du patient à l'argent. Ce qui nous importe, c'est de voir comment Freud résout cette question de l'argent, dans le cadre de la mise en place de la cure. Et nous verrons que ce qu'il avance en 1913, dans son texte « Sur l'engagement dans le traitement »<sup>1</sup>, est largement nuancé, voire contredit, quelques années plus tard, dans une conférence intitulée « Les voies de la thérapie psychanalytique », de 1918. De quoi méditer sur les virevoltes bien connues de Freud, de quoi comprendre aussi combien la théorie est toujours subordonnée à sa pratique, ou inspirée par elle. Car entre ces deux textes a eu lieu la terrible épreuve de la première guerre mondiale.

**« Sur l'engagement dans le traitement »**

Dans ce texte, la gestion du temps (que nous avons abordée en détail en novembre), est intrinsèquement articulée à la question de l'argent. Et il traite ces deux questions avec la même franchise, sans tabou ni évitement, rappelant plusieurs fois que l'intérêt du patient ne doit pas être envisagé au détriment de l'intérêt et des besoins matériels du médecin :

« Pour ce qui est du temps, je suis exclusivement le principe de la location d'une heure déterminée. Chaque patient se voit attribuer une certaine heure dans les disponibilités de ma journée de travail ; cette heure est la sienne, il en est redevable, même s'il ne l'utilise pas. Cette disposition qui, dans notre bonne société, passe pour aller de soi concernant le professeur de musique ou de langue paraît bien plus dure pour le médecin, et même indigne de sa condition. On sera enclin à évoquer les nombreux incidents fortuits qui peuvent empêcher le patient de se présenter chez le médecin chaque fois à l'heure dite et on exigera que soient prises en compte les multiples affections intercurrentes qui peuvent se produire au

---

<sup>1</sup> « Sur l'engagement dans le traitement », in *La technique psychanalytique*, PUF, Quadrige, 2007

cours du traitement analytique relativement long. Or voici ma réponse : c'est comme cela et pas autrement.»<sup>2</sup>

Dans ce passage que nous avons déjà vu, il ressort clairement que le temps passé est aussi de l'argent, du côté du patient comme pour l'analyste. Et l'intransigeance que manifeste Freud sur la tenue des séances est une forme de sauvegarde qui garantit d'aboutir, au cours de la séance, à un bénéfice aussi bien chez l'analysant que chez l'analyste, dans l'avancée du travail :

« Quand la pratique est plus souple, les annulations « occasionnelles » sont si fréquentes que le médecin voit son existence matérielle mise en danger. Quand on respecte cette disposition, il s'avère par contre que les empêchements fortuits ne se présentent plus du tout et que les affections intercurrentes ne sont que très rares. On n'est presque jamais mis en situation de bénéficier d'un moment de loisir dont on aurait honte du fait qu'on est rémunéré ; on peut poursuivre le travail sans perturbation et on échappe à cette expérience pénible et déroutante que doit toujours subvenir une suspension indue dans le travail justement quand celui-ci promettait d'être important et riche de contenu.<sup>3</sup>

Pour Freud, la question de l'argent est donc à aborder avec le patient, dès le début et en toute franchise:

« Le point suivant dont on devra décider au commencement d'une cure, c'est l'argent, les honoraires du médecin. L'analyste ne conteste pas que l'argent est à considérer en premier lieu comme un moyen d'autoconservation et d'acquisition de puissance, mais il affirme que de puissants facteurs sexuels sont impliqués dans la valeur accordée à l'argent. Il peut alors évoquer le fait que les affaires d'argent sont traitées par les hommes de la culture tout à fait de la même façon que les choses sexuelles, avec la même attitude dissociée, la même prudence et la même hypocrisie. »<sup>4</sup>

Une fois de plus, Freud insiste ici sur le lien étroit entre l'argent et la puissance, et en même temps sur la sexualité.

Puis il détaille longuement la question du paiement des séances, sans mâcher ses mots, avec un sens très aigu de la réalité concrète et une volonté de clarté totale sur le rôle de tiers que joue l'argent entre le patient et l'analyste :

---

<sup>2</sup> Ibid., p. 111

<sup>3</sup> Ibid.

<sup>4</sup> Ibid. p. 115-116

« En lui communiquant spontanément la valeur qu'il accorde donc à son temps, il lui prouve qu'il s'est lui-même défait d'une fausse pudeur. Un bon sens bien humain ordonne alors de ne pas laisser s'accumuler de grosses sommes, mais de recevoir paiement à intervalles réguliers relativement courts (par exemple tous les mois). (On n'augmente pas, c'est bien connu, la valeur que le patient apporte au traitement en le proposant à trop bon compte.) [...] Je suis d'avis qu'il est quand même plus digne, et éthiquement moins problématique, d'avouer ses prétentions et besoins véritables plutôt que de jouer, comme c'est encore à présent l'usage parmi les médecins, l'ami des hommes désintéressé – une situation qu'on ne peut pourtant pas se permettre – et, en contrepartie, de s'affliger en silence du manque d'égards des patients et de leur avidité à vous exploiter ou de pester à voix haute là-contre. L'analyste fera encore valoir pour ses prétentions quant au paiement qu'il ne pourra jamais, malgré un travail difficile, gagner autant que d'autres médecins spécialistes.»<sup>5</sup>

### ***Réticences envers la gratuité***

Freud aborde ensuite la question du traitement gratuit qu'il récuse, même quand il s'agit de collègues. On ne doit faire « aucune exception en faveur des confrères ou de leurs proches »:

« Cette dernière exigence semble aller à l'encontre de la confraternité médicale ; cependant, on ne perdra pas de vue qu'un traitement gratuit signifie bien plus pour le psychanalyste que pour tout autre médecin, à savoir la soustraction, pour une durée de plusieurs mois, d'une part considérable (d'un huitième, d'un septième, etc.) du temps de travail dont il dispose pour son activité rémunératrice. Un second traitement gratuit concomitant lui déroberait déjà un quart ou un tiers de sa capacité d'activité rémunératrice, ce qui équivaldrait à l'effet d'un grave accident traumatique. »<sup>6</sup>

Il est vrai qu'une tradition existant dans la société viennoise de cette époque - tout comme elle a existé en France jusque dans les années 1950, de ne pas faire payer les collègues médecins. C'est ce qui amène Freud à se montrer très clair sur ce cas de figure.

Freud élargit le problème de la gratuité de la cure, en se fondant sur son expérience personnelle qui l'a conduit à déceler les dangers d'un tel choix :

---

<sup>5</sup> Ibid., p. 172

<sup>6</sup> Ibid., p.172-173

« On peut se demander alors si l'avantage pour le malade compense dans une certaine mesure le sacrifice du médecin. Je peux bien sûr émettre un jugement à ce sujet, car pendant à peu près dix ans j'ai consacré quotidiennement une heure, parfois deux, à des traitements gratuits parce que je voulais travailler, si possible hors de toute résistance, dans le but de me repérer dans la névrose. Je ne trouvais pas là les avantages que je cherchais. Bien des résistances du névrosé sont énormément accrues par le traitement gratuit, ainsi chez la jeune femme la tentation que comporte la relation transférentielle, chez le jeune homme la rébellion qui fait partie des difficultés qui contrarient le plus les soins apportés par le médecin. La suppression de la régulation assurée malgré tout par le paiement au médecin se fait sentir de façon très pénible ; l'ensemble de la situation glisse hors du monde réel ; un bon motif d'aspirer à la terminaison de la cure est enlevé au patient. »<sup>7</sup>

Cette rébellion à laquelle Freud fait allusion dans ce passage, c'est la seule façon d'échapper à la situation de dépendance, qui représente le don que l'analyste fait de sa personne. Lorsqu'un patient ne paye pas, il investit l'analyste dans sa névrose. Rappelons-nous la formule du maréchal Pétain, en 1940 : « Je fais don de ma personne à la France ». Méfions-nous de ceux qui font don de leur personne à une cause : ils nous le font payer fort cher. Tous ceux qui font don de leur personne pour une cause le font payer très cher aux autres. A bon entendeur salut !

### ***Et les pauvres ?***

Freud aborde alors le délicat problème de ceux qui sont trop pauvres pour entreprendre une thérapie psychanalytique :

« On peut être fort éloigné d'une condamnation ascétique de l'argent, en regrettant pourtant que la thérapie analytique soit presque inaccessible aux pauvres, pour des raisons externes aussi bien qu'internes. On n'y peut pas grand-chose. »<sup>8</sup>

Freud va encore plus loin, en mettant en doute le bénéfice d'un traitement psychanalytique chez les plus indigents, avec des propos qui peuvent paraître cyniques, même s'il les nuance à la fin de ce passage :

« Peut-être cette affirmation largement répandue est-elle juste : celui qui est contraint par la nécessité de la vie à un travail harassant succombe moins facilement à la névrose. Mais on fait par ailleurs l'expérience tout à fait

---

<sup>7</sup> Ibid., p. 117

<sup>8</sup> Ibid.

incontestable que le pauvre qui a produit un jour une névrose ne se la laisse que difficilement arracher. Elle lui rend de trop bons services dans le combat pour l'auto-affirmation ; le bénéfice secondaire de la maladie qu'elle lui apporte est beaucoup trop significatif.

La pitié que les hommes ont refusée à sa détresse matérielle, il la revendique à présent au titre de sa névrose et il peut même s'affranchir de l'exigence de combattre sa pauvreté par le travail. Celui qui s'attaque à la névrose d'un pauvre par les moyens de la psychothérapie fait donc en règle générale l'expérience que, dans ce cas, on exige à vrai dire de lui une thérapie actuelle d'une tout autre sorte, une thérapie comme celle que l'Empereur Joseph II avait coutume de pratiquer selon la légende ayant cours chez nous. Naturellement on rencontre quand même, à l'occasion, des êtres de valeur et se trouvant dans le désaïde (*Hilflösigkeit*<sup>9</sup>) sans que cela soit leur faute, chez qui un traitement non rétribué ne se heurte pas aux obstacles mentionnés et obtient de beaux résultats. »<sup>10</sup>

Même s'il prend soin de ne pas généraliser ses diverses observations et expériences, Freud exprime clairement son scepticisme face à la gratuité du traitement et face à l'efficacité de la psychanalyse sur les plus pauvres, en 1913. La référence qu'il fait à l'Empereur Joseph II, que nous retrouverons tout à l'heure, dans sa conférence de 1918, précise qu'il s'agit d'une « légende », et de fait, Joseph II a créé un hôpital général pour que ne soient plus entassés indifféremment malades et indigents dans divers hôtel-dieu ou hospices privés. En réalité, il a été établi que Joseph II n'avait rien engagé en faveur des pauvres non malades et les avait même chassés du centre de Vienne où ils devenaient gênants. Et dans ses « Leçons d'introduction à la psychanalyse », en 1916-17, Freud confirme le bémol qu'il met à la « légende » sur Joseph II, représentant du « despotisme éclairé »:

« Certes, il faudrait là suffisamment de prises pour une thérapie très efficace, mais il faudrait que ce soit une thérapie comme celle pratiquée, selon la légende populaire viennoise, par l'Empereur Joseph, l'intervention bienfaisante d'un puissant devant lequel les hommes se courbent et les difficultés disparaissent. »<sup>11</sup>

---

<sup>9</sup> Le terme *Hilflösigkeit* est difficile à traduire et le choix fréquent du mot « désarroi » pour le traduire n'est pas satisfaisant. Car ce mot indique l'effet ou la conséquence psychique d'une absence d'appui ou d'arrimage. D'où le choix actuel de « désaïde », qui ne fait toutefois pas l'unanimité... par « absence d'arrimage ou d'appui.

<sup>10</sup> Ibid. p. 117-118

<sup>11</sup> S. Freud, Leçons d'introduction à la psychanalyse, *OCPF XIV*, p. 448

La bienfaisance de l'Empereur Joseph conduit aussi, pour Freud, à un assujettissement au grand Homme, ce qui ne renvoie pas à la libération par l'argent, à l'affranchissement, mais au contraire, à l'aspiration de retrouver le « bonheur perdu » de toute relation originaire, dans laquelle on peut se mettre à l'abri de soi, un refuge dans ce que Freud appelle à plusieurs reprises la « masse compacte » .

Avant de terminer cette réflexion foisonnante sur les modalités de la cure, telle que Freud les envisage en 1913, une dernière remarque de Freud mérite d'être rapportée, quand il se demande si cela vaut vraiment la peine de dépenser de l'argent pour se soigner. Il écrit sous une forme comptable plutôt amusante :

« Quand on additionne les dépenses incessantes pour les maisons de santé et le traitement médical et qu'on met en face d'elles l'accroissement de la capacité de réalisation et de l'activité rémunératrice après une cure favorablement terminée, on peut dire que les malades ont fait une bonne affaire. Il n'y a rien de plus coûteux dans la vie que la maladie et...la bêtise. »<sup>12</sup>

La manière dont Freud pose et résout alors la question de l'argent engage à la fois un processus de subjectivation et une réflexion sur le social, la société : comment un sujet peut-il se construire dans une société donnée ?

### **« Les voies de la thérapie psychanalytique » (1918)**

C'est lors du premier congrès, qui se tient à Budapest après la guerre, les 28 et 29 novembre 1918 que Freud prononce devant une quarantaine de confrères cette conférence intitulée « Les voies de la thérapie psychanalytique »<sup>13</sup>. Dans le contexte d'après-guerre, Freud tente de dégager de nouvelles voies à explorer pour la thérapie psychanalytique, alors que, de son côté, Ferenczi a déjà inauguré et présenté ce qu'il appelle sa « technique active ».

Freud aborde le problème de la gratuité du traitement, à la fin de son intervention, en adoptant un point de vue sensiblement différent de celui qu'il

---

<sup>12</sup> « Sur l'engagement dans le traitement », op. cit. p. 118

<sup>13</sup> « Les voies de la thérapie psychanalytique », in *La technique psychanalytique*, PUF Quadrige, 2007

développait, en 1913, car il prend en compte ce qu'il a pu vivre et observer pendant la guerre. Ce revirement est une illustration de plus du fait que Freud ne part jamais d'une position théorique, mais de sa pratique pour théoriser ensuite ce qui se passe à la différence d'autres psychanalystes qui pensent être légitimés pour décider à partir de la théorie ce que sera une cure psychanalytique...

Les derniers paragraphes de sa conférence sont consacrés à un bilan du travail accompli ces dernières années. Il fait à nouveau allusion à ce qui pourrait apporter une aide aux populations qui ont vécu des traumatismes liés à la guerre, des traumatismes réels de leur vie adulte. Ceux-ci ne renvoyant pas à des traumatismes infantiles (liés à la construction du sujet et au conflit oedipien), ils impliquent par conséquent une position active particulière de l'analyste. C'est pourquoi Freud fait référence au texte de Ferenczi (paru la même année que le texte de cette conférence, en 1919) sur les « Difficultés techniques d'une analyse d'hystérie », où Ferenczi défend l'introduction d'une « technique active » pour le traitement des névroses actuelles et des névroses de guerre.

Freud aborde ensuite la question de la clientèle concernée par la psychanalyse et, par conséquent, la question du coût du traitement, en adoptant une position différente de celle qu'il exposait en 1913, grandement influencée par l'évolution de la situation sociale en Autriche, suite à la guerre.

« Vous savez que notre efficacité thérapeutique n'est pas très intense. Nous ne sommes qu'une poignée de gens et chacun d'entre nous, même au prix d'un travail acharné, ne peut en un an se consacrer qu'à un très petit nombre de malades. »<sup>14</sup>

« Face à l'immensité de la misère névrotique existant dans le monde, et dont on se passerait bien, ce que nous pouvons en éliminer n'entre guère en ligne de compte quantitativement. En outre, nous sommes restreints, par les conditions de notre existence, aux couches supérieures aisées de la société, qui ont coutume de choisir elles-mêmes leur médecin et qui, lors de ce choix, sont détournées de la psychanalyse par tous les préjugés possibles. Pour les larges couches populaires qui souffrent énormément des névroses, nous ne pouvons pour l'instant rien faire. »<sup>15</sup>

En même temps que Freud voit arriver de l'étranger une clientèle plus ou moins aisée de gens qui veulent devenir psychanalystes, il ne perd pas de vue la

---

<sup>14</sup> Ibid. p. 167

<sup>15</sup> Ibid. p. 167

réalité qui l'entoure. Et c'est ainsi qu'il commence à envisager, en l'anticipant, un nouveau mode de fonctionnement, plus engagé socialement, qui pourrait prendre en compte et en charge les patients jusque là exclus du traitement, en raison de leur pauvreté.

« Un jour ou l'autre, la conscience morale de la société se réveillera et lui rappellera que le pauvre a tout aussi bien droit à l'aide psychique qu'à celle que de nos jours il a déjà, l'aide chirurgicale qui lui sauve la vie, et que les névroses ne menacent pas moins la santé du peuple que la tuberculose et peuvent être tout aussi peu que celle-ci abandonnées à l'assistance impuissante de tel ou tel membre du peuple. »<sup>16</sup>

Freud ne relègue plus désormais tous les pauvres à la seule commodité des « bénéfiques secondaires » de la maladie, comme il le faisait en 1913, considérant alors qu'ils investissaient le médecin dans leur malheur pour ne pas s'en sortir. Et il expose les premières bases du projet qui est en train de germer dans son esprit :

« Alors seront édifiés des établissements ou des instituts de consultation auxquels seraient affectés des médecins formés à la psychanalyse afin de rendre, par l'analyse, capables de résistance et d'activité les hommes qui sans cela s'abandonneraient à la boisson, les femmes qui menacent de s'effondrer sous le poids des frustrations, les enfants qui n'ont le choix qu'entre la sauvagerie et la névrose. Ces traitements seront non payants. Il faudra peut-être longtemps avant que l'État ressente ces obligations comme urgentes. Les circonstances présentes retarderont peut-être encore plus longtemps le délai ; il est probable que c'est la bienfaisance privée qui fera démarrer de tels instituts ; mais un jour ou l'autre il faudra bien en arriver là. »<sup>17</sup>

Nous avons là les prémisses de ce que sont actuellement les CMPP, et divers centres de soins dans lesquels travaillent psychanalystes, psychiatres et psychologues.

À cette époque, il est justement question que son ami Anton von Freund crée un tel institut à Budapest. Ce grand brasseur hongrois était aussi un bienfaiteur de la psychanalyse, mais sa mort précoce, en janvier 1920, ne lui a pas permis de réaliser ce projet. Le premier institut à voir le jour sera donc la Polyclinique de Berlin, en 1920.

Si le principe d'un traitement gratuit semble désormais clairement établi pour Freud, dans certains cas, la question du rapport des pauvres à la névrose reste

---

<sup>16</sup> Ibid. p. 167

<sup>17</sup> Ibid. p. 167-168

toutefois un sujet d'interrogation pour Freud dont certains propos rappellent ceux de 1913 :

« C'est alors que s'offrira à nous la tâche d'adapter notre technique aux nouvelles conditions. Je ne doute pas que la pertinence de nos hypothèses psychologiques ne fasse impression sur l'homme non cultivé, mais il nous faudra rechercher pour nos doctrines théoriques l'expression la plus simple et la plus saisissable. Nous ferons vraisemblablement l'expérience que le pauvre est encore moins prêt que le riche à renoncer à sa névrose, parce que la vie dure qui l'attend ne le tente pas et qu'être malade constitue pour lui un droit supplémentaire de prétendre à l'aide sociale. Sans doute ne pourrions-nous souvent aboutir à quelque chose que si, à la manière de l'empereur Joseph, nous pouvons associer l'aide psychique au soutien matériel. Nous serons aussi très vraisemblablement obligés, dans l'application de notre thérapie à la masse, d'allier abondamment l'or pur de l'analyse au cuivre de la suggestion directe<sup>18</sup>, et même l'influençement hypnotique pourrait trouver là une place, aussi bien que dans le traitement des névrosés de guerre. Mais quelle que soit la configuration que puisse prendre pour le peuple cette psychothérapie, quels que soient les éléments dont elle puisse se composer, ses parties constituantes les plus efficaces et les plus importantes resteront à coup sûr celles qui auront été empruntées à la psychanalyse rigoureuse, celle qui est exempte de toute tendance. »<sup>19</sup>

Quand Freud évoque une psychanalyse « exempte de toute tendance », il réaffirme son souci de pureté psychanalytique, exigeant que la psychanalyse soit indépendante de toute orientation philosophique, éthique ou philanthropique. Pour lui, il n'y a pas d'éthique de la psychanalyse, car ce serait reconduire à une vision du monde et l'induire chez l'analysant. Il y a dans sa perspective seulement une éthique du psychanalyste - ne pas influencer le patient -, telle que Freud la définit en creux dans la règle fondamentale. La psychanalyse relève d'une « neutralité axiologique », pour reprendre l'expression de Max Weber à propos de la sociologie : elle n'a pas à transmettre de valeurs. Elle est un espace extra-territorial d'énonciation, et non un lieu de transmission.

## 2) La Polyclinique de Berlin

---

<sup>18</sup> « cuivre » avait été remplacé par « plomb », de manière erronée, dans la première traduction.

<sup>19</sup> Ibid. p. 168

Ce projet qu'expose Freud en 1918 voit effectivement le jour avec la création de la Polyclinique de Berlin, dont Eitingon prend la direction en 1920. Deux ans plus tard, une Polyclinique est également créée à Vienne.

La Polyclinique se donne deux objectifs simultanés : dispenser des soins gratuits, assurer une formation pour les futurs psychanalystes.

Cet établissement est destiné aux couches sociales défavorisées et à tous ceux qui sont touchés par la crise économique, consécutive à la guerre. En 1923, dans un court avant-propos au rapport d'Eitingon, pour le 7<sup>ème</sup> Congrès de Budapest, Freud revient sur la portée sociale de cette démarche :

« Si la psychanalyse possède, outre son importance scientifique, une valeur en tant que méthode thérapeutique, si elle est capable d'assister des hommes souffrant dans leur combat pour satisfaire ce qui correspond aux exigences culturelles, cette prestation d'aide doit également revenir à la multitude de ceux qui, trop pauvres, ne peuvent rémunérer eux-mêmes l'analyste de son pénible travail. À notre époque surtout, cela apparaît comme une nécessité sociale, puisque les couches intellectuelles de la population particulièrement exposées à la névrose semblent irrésistiblement dans la pauvreté. »

Les psychanalystes de la polyclinique de Berlin, puis ceux de Vienne, devront s'engager à prendre en charge une cure gratuite. On peut donc observer que le sacrifice financier que beaucoup d'analystes considèrent comme nécessaire dans l'avancée de la cure, de la part de l'analysant, ce sacrifice financier était alors demandé aux psychanalystes qui ont participé au lancement de la polyclinique, en donnant parfois dix heures par semaine de travail bénévole.

Eitingon tient un compte précis du nombre de patients et de leur origine sociale. Et dans le rapport qu'il fait, après dix années de fonctionnement, il tire cette conclusion significative sur la gratuité des soins : « Nous ne pouvons pas dire que cela a quelque influence d'importance sur le déroulement de l'analyse. »

Parallèlement aux traitements psychanalytiques, le plus souvent gratuits ou payants selon les cas, un système de formation est mis en place pour les nouveaux psychanalystes, conformément au souhait de Freud qui termine son introduction au rapport d'Eitingon, en 1923, en insistant sur l'intérêt qu'un tel institut représente pour la formation des psychanalystes :

« Des instituts tels que la polyclinique de Berlin sont aussi les seuls à être en mesure de surmonter les difficultés qui, ailleurs, s'opposent à un enseignement fondamental en psychanalyse. Ils rendent possible la formation à bonne école d'un plus grand nombre d'analystes, dont l'efficacité sera, à nos yeux, la seule protection possible contre des dommages causés aux malades par des gens sans compétence ni qualification, qu'ils soient profanes ou médecins. »

Plus tard, en 1930, Freud écrit qu'un des buts de l'Institut de Berlin « est de perfectionner notre connaissance de la maladie névrotique et notre technique thérapeutique en les appliquant et les éprouvant en des conditions nouvelles. » (Préface à *Ten years of the Berlin Psycho-Analytic Institute*)

Il faut noter que cette évolution de Freud est souvent méconnue des psychanalystes et que lui-même s'est peu expliqué et n'a guère théorisé ce sujet. Cependant, il est remarquable que la création de ces instituts privés, indépendants de l'État, préfigurent ce que sera, après 1945, la psychothérapie institutionnelle inventée par Tosquelles, toujours pratiquée, notamment par Jean Oury, à la clinique de Laborde.

Les divers positions énoncées en 1913, puis en 1918, confirme combien Freud a constamment varié sa pratique au cours de sa vie, dans les modalités de prise en charge des traitements, selon les circonstances et selon ses patients. Il se déclare insatisfait des traitements gratuits, en 1913, mais il soutient la création de soins gratuits, dans le cadre de l'Institut de Berlin, en 1920.

De même, nous le savons, la pratique privée de Freud est d'une extrême diversité. Il lui arrive de proposer à une patiente en difficulté de lui avancer de l'argent, ou de se montrer intransigeant sur le paiement des honoraires. Dans le cas de l'Homme aux loups, Freud se fait payer très cher, tant que cet aristocrate a de l'argent, mais après sa ruine due à la guerre, Freud s'emploiera à ce qu'il puisse continuer son analyse. En raison même de ce qu'il a apporté comme contribution à la psychanalyse, il sera entretenu par la communauté analytique, par le biais de l'API. Un autre témoignage intéressant est celui de l'américain Smiley Blanton, dans son *Journal de mon analyse avec Freud*<sup>20</sup>. Blanton raconte ses retrouvailles avec Freud lors de son retour à Vienne pour continuer son

---

<sup>20</sup> S. Blanton, *Journal de mon analyse avec Freud*, (5 août 1935), PUF, 1973, p. 67.

analyse, en 1935, alors qu'il n'est pas dans une grande aisance financière après la crise de 1929 qui touche les États-Unis :

- « Je ne vous ai pas demandé si vos honoraires avaient changé. J'ai présumé que non, mais s'ils sont plus élevés en raison de la parité actuelle du dollar, dites-le moi et je m'arrangerai.

- Cela va bien ainsi », m'a-t-il répondu. Et, après un temps : « La somme que vous donnez vous convient-elle ? »

Il était évident de par le ton de sa voix et sa manière de tourner les choses qu'il aurait consenti à réduire le montant de ses honoraires si je n'avais pu assumer les habituels vingt-cinq dollars qu'il me demande par séance.

- « Oui, ai-je répliqué. J'ai mis de côté la somme nécessaire dans cette intention. Il m'a fallu faire des économies, mais sans sacrifices, n'est-ce pas, on n'apprécie pas les choses. »

Les choses ont un prix. Et il faut payer pour que les choses aient un prix...

Dans tous les cas, il est clair que Freud pouvait parler sans tabou de la question de l'argent avec ses patients. Et sa conduite a, semble-t-il, toujours été dictée au coup par coup, au cas par cas, en fonction de la réalité et du besoin des patients, ce qui n'est pas sans rapport avec l'exigence qu'il énonce dans ses Conseils aux médecins de s'adapter et, dans une « position psychique », d'« osciller selon les besoins du patient »...

### ***Exemple de l'innovation faite par F. Dolto***

Nous avons un exemple plus récent de cette nécessaire adaptation aux besoins du patient, avec Françoise Dolto qui a complètement innové dans ce domaine, avec les moyens du bord, lorsqu'elle travaillait à l'Hôpital Trousseau, puis dans ses consultations d'enfants placés dans des établissements, à la suite de problèmes familiaux, et en attente de familles d'accueil. Se démarquant de Melanie Klein et d'Anna Freud, entre autres, qui faisaient seulement payer les parents, F. Dolto a imaginé de demander à l'enfant, que l'institution lui présentait, un paiement symbolique sous forme d'objet que l'enfant choisissait lui-même : un caillou, un dessin personnel (distinct du dossier de dessins qui intervenaient dans la cure), une bille, etc. Cela a fait sourire au début, jusqu'au moment où l'on s'est rendu compte que ce paiement symbolique avait une valeur beaucoup plus profonde qu'on ne voulait bien le croire. En apportant son caillou, l'enfant exprimait qu'il s'engageait dans la cure comme sujet, et pas seulement sur la demande d'une

instance extérieure (parents, institution scolaire ou institution de soins). Cela signifiait qu'il désirait ou non sa séance.

Dans son livre *À corps et à cris*<sup>21</sup>, Caroline Eliacheff, qui a repris ce rituel du paiement symbolique, retrace le journal d'un petit garçon, Mathias, qui était délaissé par sa mère, trop occupée à soigner des animaux domestiques, et qui ne savait que ronronner... Elle raconte, de séance en séance, les réticences de Mathias à donner son caillou ou, au contraire, son empressement à le lui remettre en main, ses oublis, etc., chacun de ces gestes interférant sur le déroulement de l'analyse de cet enfant qu'elle avait parfois du mal à cerner. Elle montre ainsi qu'il ne s'agit pas d'un rituel anodin, mais que l'enfant a très bien compris ce que signifie le fait d'apporter ou non un caillou : cela lui permettait d'exprimer son désir ou son refus de s'engager dans la séance. Et grâce au caillou, il a pu renoncer à ronronner, en se lovant en silence auprès de sa mère, à l'égal des animaux qu'elle investissait, et il a pu accéder à la parole.

### ***Conclusion : sortir de la position sacrificielle***

Si donc nous ne sommes guère éclairés de façon définitive sur la question de l'analyse gratuite et de l'argent dans l'analyse, c'est essentiellement parce que cela renvoie à ce mystère de l'humain : comment sortir de l'addiction au sacrificiel ?

Il y a en effet une double position sacrificielle où le corps du sujet comme sujet désirant n'arrive pas encore à se construire. Ce peut être une position sacrificielle, où l'on est prêt à se ruiner pour rester en analyse, dans une addiction monstrueuse face à une dette de vie impayable et qu'on ne sait gérer autrement qu'en se ruinant. Mais il y a une autre forme de position sacrificielle qui consiste à être l'objet de soin de l'autre, en étant entretenu par la société, ce qui ne peut conduire qu'au repli, dans une demande où l'on ne pourra jamais rencontrer autrui comme un autre soi-même. Dans un très beau livre, *Le Parasite*, Michel Serres aborde cette question. Le parasite ne sait que demander, il ne sait pas donner. Or, le risque de la vie, c'est de donner sans attendre de recevoir pour autant. Mas on

---

<sup>21</sup> C. Eliacheff, *À corps et à cris*, Odile Jacob, 2000

ne donne pas pour recevoir, on donne pour devenir sujet et permettre à un autre de devenir également sujet.

Et à ce propos, voici ce qu'écrit Lacan, dans *Le séminaire, Livre XI* :

« Je tiens qu'aucun sens de l'histoire, fondé sur les prémisses hégéliano-marxistes, n'est capable de rendre compte de cette résurgence, par quoi il s'avère que l'offrande à des dieux obscurs d'un objet de sacrifice est quelque chose à quoi peu de sujets peuvent ne pas succomber, dans une monstrueuse capture.

L'ignorance, l'indifférence, le détournement du regard, peut expliquer sous quel voile reste encore caché ce mystère. Mais pour quiconque est capable, vers ce phénomène, de diriger un courageux regard – et, encore une fois, il y en a peu assurément à ne pas succomber à la fascination du sacrifice en lui-même – le sacrifice signifie que, dans l'objet de nos désirs, nous essayons de trouver le témoignage de la présence du désir de cet Autre que j'appelle ici le Dieu obscur. »<sup>22</sup>

Lacan reprend ici sous une autre forme ce que Freud écrit à Fliess, en évoquant « L'Autre originaire, inoubliable, que nul n'égalera jamais ». Et ce que Lacan pointe ici, c'est que ce n'est pas la culture (en l'occurrence, les « prémisses hégéliano-marxistes ») qui peut faire échapper l'individu à cette mystérieuse dette qui nous hante à travers ce sentiment infini de culpabilité. Ces propos de Lacan font écho à ce qu'écrivait Freud, dans *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* :

« Il existe dans la masse humaine le fort besoin d'une autorité qu'on puisse admirer, devant laquelle on s'incline, par laquelle on est dominé et même éventuellement maltraité. La psychologie de l'individu nous a appris d'où vient ce besoin de la masse : c'est la nostalgie du père. »<sup>23</sup>

Qu'il s'agisse du Dieu obscur, de l'Autre inoubliable ou de la nostalgie du père, le mystère de l'humain, c'est que toute société a pu progressivement prendre pour tâche de tenter d'échapper au sacrificiel et au sacrifice humain de ses origines. Le don et le contre-don, l'obligation de donner ont été ce qui a constitué l'échange social : échange de parole (champ du politique), échange de biens (économique) et échange de femmes (prohibition de l'inceste). *L'Essai sur le don*

---

<sup>22</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre XI, « Les concepts fondamentaux de la psychanalyse », Le Seuil, p.246-247

<sup>23</sup> S. Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, (1939) Gallimard, 1986, p. 207. [ce besoin de la masse : c'est la nostalgie du père.](#) »<sup>23</sup> Freud emploie ici le terme allemand *Sehnsucht*, au sens d'aspiration vers le père.

que Marcel Mauss publie, en 1925, nous apporte un éclairage précieux sur cette circulation de biens qui fonde toute société, parce que le don appelle le contre-don.

Cette dette mystérieuse, impayable envers Dieu, la nature ou « l'Autre préhistorique que nul n'arrivera plus tard à égaler »<sup>24</sup>, est à la source de toute position sacrificielle. Dette impayable pour la vie qu'on a reçue et dont on cherche en vain le débiteur auprès de qui l'on pourrait s'en acquitter.

Ce qui peut faire rempart au sacrificiel, intrinsèquement lié à cet univers du don et du contre-don, cet univers d'échange dans lequel nous sommes immergés, c'est qu'il y a des objets qu'on ne partage pas, qu'on ne donne pas. Et dans toute société, il existe des objets sacrés, différents selon les cultures. Le sacré est ce qui permet la circulation et les échanges et c'est lui qui fait fonction de tiers, en assurant qu'il n'y a pas d'atteinte possible à certaines choses. C'est le cas de *l'Habeas corpus* dans le droit anglais. Les Anglais l'ont inventé très tôt au Moyen-Âge : personne n'a le droit d'attenter à mon corps. L'équivalent de *l'Habeas corpus* sera dans le droit français la possession d'état continu : le fait que mes parents m'aient donné un nom. Françoise Dolto disait volontiers que les parents sont là au moins pour une chose, c'est de transmettre un nom. Pour tout le reste, c'est à chacun de nous de le construire, à travers la façon dont nous pourrions assurer pour nous cet *habeas corpus*.

Cet *habeas corpus*, ce sacré qui fait fonctionner la société, ce qui est intouchable - en l'occurrence, le sujet -, tout cela se situe au contraire de la nostalgie de ce que Freud appelle la « masse compacte ».

Et une société sans « *habeas corpus* », c'est-à-dire sans tiers, peut anéantir l'individu en l'entraînant vers la révolution qui, selon l'expression du révolutionnaire Vergniaud, « dévore ses enfants », car elle peut « sans dommage pour elle, engloutir les individus les uns après les autres et grandir de l'anéantissement de tous. Autant dire que tous les hommes pourraient être anéantis, sans aucun dommage pour l'humanité. »<sup>25</sup> Dans les Frères Karamazov, Dostoïevski fait dire à l'un d'eux : « J'ai un amour d'autant plus grand pour l'humanité que je n'aime personne en particulier ». Or, ce sont ces abstractions

---

<sup>24</sup> S. Freud, Lettre 112, in *Lettres à Fliess (1887-1904)*, PUF, 3006.

<sup>25</sup> cité par Myriam Revault d'Allones, dan, *L'homme compassionnel*, Seuil, 2008, p. 55.

qui conduisent aux totalitarismes que nous connaissons, que ce soit le fascisme, le nazisme, le communisme stalinien, etc.

Alors que peut transmettre la psychanalyse ? Si elle n'est pas là pour transmettre un *habeas corpus*, elle peut favoriser l'accès à ce que j'appellerai un « *habeas animam* » : le droit de chaque sujet à construire sa propre psyché, et par là, son histoire. À ce propos, je vous rappelle les paroles d'un patient de Nathalie Zaltmann, lorsqu'il évoquait son analyste précédent : « il a mis ses mots dans les miens ». Lorsque l'analyste met ses mots dans ceux du patient, il n'y a pas d'*habeas animam*. C'est la priorité accordée à la parole du patient qui permet d'accéder à cet *habeas animam*.

Notre prochaine séance portera donc sur cet « *habeas animam* ». Je m'appuierai d'abord, pour ce faire, sur la dernière section du texte de Freud, « Sur l'engagement dans le traitement », où il aborde la question du double savoir, celui de l'analyste et celui de l'analysant. Et nous verrons combien ce bilinguisme permet de respecter la psyché de l'autre.